

HARAMUYA (LES PROSCRITS)

Film burkinabé de Drissa Touré avec Abdoulaye Kaba, Abdoulaye Komboudri, Ali Malagouin, Sidiki Sanogo, Ramata N'daye Tall, Assita Sankara. (1 h 27.)

La caméra musarde dans les rues de Ougadougou, s'arrête un instant dans un bistrot, suit le réveil et le petit déjeuner d'un bordel bon enfant, introduit une scène de famille, un début d'idylle, un fragment d'histoire d'amaque. *Haramuya* ne raconte pas une histoire, au sens linéaire. Le deuxième film de Drissa Touré (après *Laada*, présenté à Cannes en 1991) se veut davantage une évocation de la capitale de son pays, voire de toute grande cité africaine, qu'un récit centré sur des personnages et leur évolution. Ceux-ci pourtant prennent corps peu à peu, malgré un jeu approximatif, grâce à la vigueur du regard qui les révèle et organise leurs relations complexes, mais observées en toute complice simplicité.

Zigzaguant au fil des trafics, des disputes, des trahisons, des réconciliations, passant des petits voleurs à la jeune étudiante modèle, des prostituées au policier, des religieux au commerçant couvert « en haut lieu », le réalisateur dessine à traits souvent appuyés mais habilement agencés le portrait de cette ville misérable et vivace, où on regarde à la télé, comme partout, la guerre en Bosnie... Audacieuse, la construction circulaire de ce film « choral », qui égratigne au passage corruption et intégrisme, définit par sa forme même l'impasse d'une société. Mais avec une générosité joueuse et dynamique qui finit par ressembler à une chronique d'espoir.

J.-M. E